▶ dater du temps du Christ, il ne faut pas en faire de commerce.» Le médecin du village voisin, le docteur Renault, n'hésite pas à lui envoyer les malades atteints de zona : «C'est plus rapide et incomparablement plus efficace, se justifie-t-il. Comment ça marche ? Mais je n'en ai aucune idée, mon bon monsieur…»

A la différence d'autres conjureurs plus jeunes et plus «modernistes», M. Racine ne travaille pas beaucoup par téléphone, il préfère cerner directement. Ça lui permet aussi de voir du monde. M. Racine est un homme de contact. Il admet volontiers que «faire du bien aux autres, c'est un plaisir». Echange et communication… Plusieurs de mes voisins «jeunes paysans», c'est-à-dire passés par le bac agricole et deux ans d'études supérieures, tel Albert, font appel aux talents du père Racine lorsque leurs animaux souffrent de déchirures musculaires ou d'entorses : «Les vétérinaires ne peuvent rien y faire. Alors, plutôt que d'abattre une bête qui, sinon, dépérirait, autant faire venir le père Racine. C'est étonnant, on n'y comprend rien, mais ça marche.» Et les passeurs de feu ? «Ça marche aussi, ce serait ridicule de ne pas faire appel à eux quand on s'est brûlé.» Un avis partagé par la majorité de la population : il faudrait être insensé pour ne pas au ▶

Amulettes africaines.

Esotérisme occidental.

Pharmacopée chinoise.

Objets de culte antillais.

Potions des Caraïbes.

Pierres magiques du Brésil.

Photos Sylvain Sonnet

Les petites boutiques des remèdes, tour de Babel miraculeuse

A Paris, à Toulouse ou à Lyon, les pratiques de guérison ont donné lieu à des commerces à part entière. Tout est bon pour conjurer ses malheurs. Amulettes africaines, livres d'ésotérisme, pharmacopée chinoise, figurines du panthéon antillais ou pierres précieuses utilisées comme instruments de divination : on trouve dans ces boutiques un étonnant bric-à-brac de recettes plus ou moins magiques, plus ou moins savantes, mêlant remèdes traditionnels et méthodes new age, en provenance du monde entier.

Métissages

Dans les villes, plaques tournantes des migrations, se croisent les savoirs et recettes venus d'ailleurs pour se protéger de tous les malheurs

Selon les cultures, il est marabout, médium ou guérisseur, simple leveur de maux ou prêtre tout-puissant. Partout, il sait exorciser le mal, en dialoguant avec les forces invisibles.

Il suffit de flâner dans les rues de Marseille ou de Paris. D'explorer une officine emplie d'herbes étonnantes. Ou de se laisser offrir ces drôles de petits papiers porteurs de promesses de bonheur : «Grand voyant médium africain résout tous les problèmes, amour, promotion, désenvoûtement, contre les influences maléfiques.» Derrière les façades des villes françaises où se croisent des communautés venues du monde entier, exercent toutes sortes de guérisseurs… En quittant leur pays, les immigrés ont apporté dans leurs bagages le minimum vital : des recettes pour combattre le malheur.

A chaque culture ses procédés, depuis les recettes de grand-mère et l'usage des herbes, jusqu'aux médecines traditionnelles qui, comme la chinoise ou l'arabe, constituent des sciences à part entière. En passant par les pratiques magiques. Qu'elles soient françaises ou étrangères, africaines ou asiatiques, rurales ou urbaines, ces dernières reposent sur une même conception du monde : un monde où le visible côtoie l'invisible, où des forces surnaturelles agissent sur la destinée humaine, et provoquent les maladies.

Voilà comment aujourd'hui, dans les cieux des grandes villes, se croisent ancêtres et génies, zombies, djinns, démons et dieux de tout acabit. Leur présence imprègne les gestes traditionnels, les rituels et les pratiques de guérison des communautés. A la frontière du religieux, du médical et du magique, le savoir du guérisseur est entouré de mystère et de secret. On vient le voir pour son rôle de devin autant que de guérisseur, pour soigner des maux physiques comme pour combattre la souffrance morale ou séduire la fortune.

Impossible de répertorier toutes les pratiques qui existent en France : l'occulte est par définition secret, donc difficile à explorer. Ce qui est certain, c'est que, la mode «new age» aidant, ces traditions font bon ménage avec la voyance, la magie, l'acupuncture ou la méditation. Elles sont parfois l'ultime recours pour celui qui cherche un sens à ses malheurs et ne l'a trouvé ni dans la médecine ni dans la psychanalyse ni dans la religion. Au point que nombre de guérisseurs se sont transformés en professionnels et se font grassement rétribuer leur consultation. Entre efficacité et charlatanisme, entre croyances et délires, entre thérapie collective et pratique de secte, la frontière est parfois difficile à tracer.

Médiums d'Asie

Acupuncteurs, homéopathes et maîtres de tai-chi-chuan chinois sont des guérisseurs à leur manière : ils cherchent à chasser les maux en rétablissant l'équilibre du corps. Mais celui qui dialogue avec les esprits, dans la culture chinoise, vietnamienne ou cambodgienne, c'est le médium : une femme, ou un homme à l'apparence efféminée. Son don est inné, mais son savoir s'enrichit de l'astrologie taoïste, du culte des ancêtres, de la pharmacopée traditionnelle, des pratiques bouddhiques. Par la transe, il voyage du côté de l'invisible, en s'aidant d'alcool, d'opium et de bétel. Quand il s'effondre, sa voix se fait caverneuse : signe que les esprits ont pris la parole. Ces derniers nomment le mal dont souffre le patient, annoncent son avenir, énoncent les remèdes : depuis les psalmodies bouddhiques, les prières aux ancêtres et la toilette des tombes jusqu'aux herbes ou aux potions faites d'eau mêlée à la cendre d'un talisman…

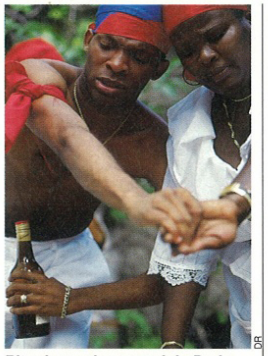
Marabouts d'Afrique noire

Le marabout est sans doute le guérisseur étranger le plus connu des Français. Il adapte les méthodes africaines aux recettes en vogue en Occident, lit désormais dans les lignes de la main aussi bien que dans les coquillages et les minéraux, n'hésite pas à mêler magnétisme et hypnose à ses prières coraniques. Et distribue ses remèdes sous forme de grigris et autres amulettes qui évoquent davantage les pratiques des cultures animistes que celles des sociétés musulmanes.

Car c'est d'Afrique noire – Gambie ou Sénégal – que viennent les marabouts des grandes villes françaises. Leur nom provient du mot arabe «m'rabat», qui désigne le lettré de l'islam s'adonnant à une vie ascétique. La plupart ont acquis leur savoir au prix de longues années d'ascèse et d'apprentissage. Mais n'est pas marabout qui veut. Il faut avoir la «baraka» – la force divine – et le don d'entrer en contact avec les djinns, ces génies mentionnés dans le Coran. Gare à celui qui les offusquera un djinn ! Il peut provoquer maladies physiques ou troubles mentaux. Seul le marabout connaît alors les remèdes : puis l'imposition des mains, l'usage d'herbes, de résines, de bons et de fumigations, jusqu'au port de talismans formés de versets du Coran, aux fourreaux magiques, aux prières et aux sacrifices d'animaux.

Sorcières des Antilles

Dans la mythologie des Martiniquais et des Guadeloupéens, les rites catholiques et esprits des morts aux racines africaines côtoient les dieux du panthéon vaudou et les divinités hindoues. Le Dieu, unique chapeauté par Dieu, unique tout-puissant créateur. Les «sorcières» ou «séancières» peuvent entrer en contact avec tout ce petit monde. Ce sont les guérisseuses – toujours des femmes. Dons de voyance, retour d'affection, guérison de la «blesse» – une maladie créole des enfants – et de la folie : les pouvoirs de la séancière sont multiples. Elle invoque les dieux dans un demi-sommeil et, en fonction de leurs prescriptions, pioche dans sa panoplie de remèdes en tout genre : neuvaines (prières pendant neuf jours consécutifs), lectures de la Bible et signes de croix, huiles saintes ou talismans, imposition des mains, bains de plantes et autres baumes au nom prophétique – «baume pour rester tranquille», «qui vivra verra» ou «immortelle vraie»… En métropole, la magicienne antillaise puise à toutes les écoles de l'ésotérisme, des pratiques de divination par les pierres précieuses à la méditation venue d'Asie, en passant par la parapsychologie. Elle s'adapte à l'espace des HLM, là où il est impossible de cultiver les plantes aux vertus magiques : le «balai doux» contre les maux de dents, le «café herbe puante» contre la malchance, l'«esther fragil» contre le mauvais sort…


Rituels vaudous en plein Paris.

Prêtres de Haïti

Les rituels de guérison du vaudou haïtien ont l'ampleur de cérémonies religieuse. Au cours de la cérémonie, la musique mène l'adepte à la transe, signe qu'un «loa», puissance de l'invisible, le «chevauche», c'est-à-dire le visite. Il indique au malade comment soigner ses maux et lui recommande des remèdes : potions de feuilles, écorces issues d'arbres habités par les esprits, eau puisée dans des lieux sacrés qu'il a fallu rapporter par packs de bouteilles entiers de ce côté-ci de l'Atlantique… Le prêtre vaudou procure aussi des amulettes contre les mauvais esprits. Il exorcise celui qui est possédé et combat le mauvais sort envoyé par un voisin jaloux ou par un «bocor», le sorcier, le faiseur de mal.

Gnawa du Maroc

A l'image du vaudou haïtien, les rituels de transe de cette confrérie musulmane visent à porter remède à tous les maux. Le guérisseur est le plus souvent une femme : la «voyante thérapeute». Mais les rituels gnawa ressemblent comme des frères à ceux du vaudou. Ils sont nés d'un «bricolage de cultures», selon l'ethnologue Abdelhafid Chlyeh, c'est-à-dire issus d'un mélange syncrétique entre religions monothéistes (l'islam dans un cas, le christianisme dans l'autre), religions africaines et croyances animistes. Dans les deux cas, la thérapie passe par la transe, où la musique joue un rôle primordial. Et attire un nombre croissant de néophytes, fascinés par ces rituels où la magie naît d'abord du spectacle.

Olivia Buffi